



JESUS-CHRIST

INVITANT TOUTES LES AMES A LA COMMUNION.

Dessin de Georges Cl.-Lavergne.



Sommaire du Numéro de Juin 1901.

Pensée dominante : Le Sacré-Cœur de Jésus dans l'Eucharistie. — L'Hostie gage de victoire. — Notre Pain quotidien. — Largesse. (*poésie*). — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle France : Le Père Anne de Noüe. — L'*Ave verum* de Mozart. — Sujet d'adoration : Le don du Cœur. — Un secret bien gardé. — Jésus descend de son Trône (*cantique*). — La Procession de Mazières.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Juin 1901.

~~~~~  
Le Sacré-Cœur de Jésus dans l'Eucharistie.

~~~~~  
LA passion de Jésus pour se faire aimer a été si excessive que, ne pouvant contenir son ardeur, il s'est caché sous le pain blanc de l'autel. Pendant trente-trois années, il a vécu de notre vie et en a supporté les épreuves. Quand vint l'heure de mettre le sceau à ses dons par le sacrifice suprême de la Croix, Il inventa, dans sa sagesse divine, la plus sublime des merveilles : sous l'hostie consacrée par sa parole, il se fit chair pour demeurer parmi nous. Qu'est-ce que l'Hostie Sainte ? sinon le lindeuil très pur qui renferme Jésus vivant, brûlant de tendresse pour ses enfants et leur répétant sans cesse : " J'ai soif, soif

de votre cœur ! venez chez moi, je veux me révéler à vous !” et c'est ce qu'il fait à la Sainte Messe. Là, Jésus s'offre à son Père ; il lui présente ses plaies divines, ses mains et ses pieds cloués sur ce nouveau Calvaire, son cœur transpercé par l'ingratitude des hommes et dévoré pourtant de désirs pour le salut de cette même humanité.

Là, chaque matin, Jésus nous attend, voulant être le premier à recevoir nos hommages, nos tendresses, et à recueillir les désirs de nos cœurs inquiets.

Chrétiens, courons vers Lui ! avançons d'une demi-heure les rendez-vous du monde ! donnons ces minutes à Jésus ! et nous apprendrons des secrets que le ciel nous enverra.

Disons-nous chaque jour, à notre réveil : “ Allons à la sainte Messe ! cette journée que le Sauveur daigne encore m'accorder, je veux la lui consacrer et me baigner dans le sang adorable qui coule sur l'autel pour sanctifier mon âme, la purifier, la renouveler et la diviniser !” ...

Et à la communion ! que nous dit le Cœur de Jésus ? N'avez-vous pas faim ? comment pouvez-vous vivre sans Moi, qui ne peux vivre sans vous ! je mendie votre amour et, pour le gagner, je me cache sous ce pain. Ne comprenez-vous pas que je veux vous apprendre par là que mon désir le plus ardent est de vous nourrir de ma divine humanité ? ... Pourquoi êtes-vous tristes ? parce que vous ne vous nourrissez pas d'un Dieu de toute joie. Pourquoi êtes-vous languissants et faibles ? parce que vous demeurez sans manger ma chair.

Croyez-vous que les aliments matériels puissent suffire à alimenter votre âme faite pour l'éternité et l'infini ?

Ecoutez la voix de votre Bien-aimé : ne demeurez pas plus longtemps sourds à mon appel. Souvenez-vous que je suis le Pain quotidien descendu du ciel. Chaque matin, avant de travailler pour gagner le pain matériel qui sustente votre corps, souvenez-vous que je vous offre pour rien le Pain sacré que les anges vous envient !..... Venez communier !

Et pendant vos heures de loisirs, dans le cours de la journée, ne viendrez-vous pas me visiter dans ma prison d'amour qui est l'Hostie Sacramentelle ? Vous courez sans cesse vers les hommes que vous fatiguez avec vos

importunités... et Moi ! votre Dieu ! je demeure seul, privé de toute consolation !...

On me considère comme un mort et on me laisse sans caresses, sans pensées, sans ces douces paroles dont tout homme aimant a besoin.

O enfants pour lesquels j'ai épuisé toutes les manifestations de l'amour, ne demeurez pas plus longtemps sourds à mes appels ! venez chaque jour vous agenouiller au pied de mon tabernacle !.. que je sois le premier de vos amis ! visitez-moi avant tout autre, n'est-ce pas juste ? quel est celui qui a fait pour vous autant que Moi ? Lorsque vous aurez trouvé un homme qui se soit sacrifié et soit mort d'amour sur une croix pour sauver votre âme, je consens que vous le préfériez à moi et qu'il ait avant moi votre visite quotidienne... A la consécration, mon âme est transpercée de douleur à la vue des iniquités du monde ; sous l'hostie se renouvelle pour moi la Passion de Gethsémani. J'y assiste impuissant, parce que je ne puis vous sauver sans votre consentement.

Vous tous qui m'aimez, souvenez-vous quelle agonie me fait défaillir dans la vie sacramentelle et prenez part à mes douleurs, je serai consolé ; en ce moment solennel, prosternez-vous avec moi devant mon Père pour implorer ensemble miséricorde et pardon pour le monde pécheur.

C'est là l'heure providentielle où je voudrais que mon cœur eucharistique fût connu, aimé, et glorifié ! Mais pour obtenir le triomphe de mon Eucharistie, il faut des victimes, des victimes par la prière et par le sacrifice.

Venez donc chaque jour redire vos louanges à mon cœur eucharistique, puis vous vous consacrez à lui et vous vous offrirez en expiation pour toutes les douleurs dont je suis abreuvé sous l'Hostie Sainte.

Vous autres, enfants de mon cœur, si ne pouvez me faire quotidiennement visite en mon temple, souvenez-vous que mon oreille divine est toujours ouverte, à quelque moment que ce soit, pour écouter votre prière.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 13 Juin à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

L'HOSTIE GAGE DE VICTOIRE



N 1242, les hordes victorieuses des Tartares, sous les ordres de Béta, leur chef, envahirent les frontières de la Moravie, après avoir ravagé la Silésie. Le roi de Bohême, Wenceslas Ier, avait confié la défense du margraviat de Moravie au noble Jaroslav de Sternberg : à la tête de 8.000 Bohémiens, auxquels vinrent s'adjoindre 4.000 hommes de la noblesse morave, il occupa la ville d'Olmütz, bien décidé à s'y défendre jusqu'à la mort.

Bientôt la ville fut cernée de tous côtés par une armée innombrable, et les barbares, pour effrayer les habitants, traînaient jusqu'aux portes les têtes des victimes qu'ils immolaient partout dans les campagnes. Cette vue ne fit qu'exciter le courage des défenseurs d'Olmütz ; ils brûlaient du désir de venger leurs frères. Mais Jaroslav jugea prudent de modérer cette ardeur et d'attendre pour faire une sortie sur les assiégeants. L'occasion ne tarda pas à se présenter ; les Tartares, voyant l'apparente inaction de la ville, la prirent pour de la lâcheté et s'abandonnèrent à l'insouciance et à la débauche. S'étant aperçu qu'ils erraient par bandes dans les environs pour en rapporter des vivres et du butin, Jaroslav crut le moment favorable.

Mais l'entreprise était périlleuse : il était important de s'assurer l'assistance du Ciel. Le jour de Saint-Jean-Baptiste, le brave guerrier se rendit à la tête de ses troupes à l'église du *Corpus Christi*, s'y purifia de ses péchés par une fervente confession et reçut le Corps du Seigneur. Capitaines et soldats suivirent l'exemple de leur chef ; et Jaroslav, les voyant nourris du pain des forts, leur adressa quelques paroles enflammées, rappelant à ces vaillants guerriers ce qu'ils devaient à la patrie, à leur sainte foi et à l'Eglise catholique. Puis ordre fut donné de se tenir prêt pour la nuit suivante.

Minuit venait de sonner ; le signal retentit, et l'élite des cavaliers, à la suite du valeureux Jaroslav, se mit en mou-

vement. Soudain le général commande la halte, saute de cheval et ordonne à ses hommes de l'imiter ; il se jette à genoux, et, le front dans la poussière, il fait d'une voix forte le vœu de bâtir une église à la Mère de Dieu, si elle lui accorde la victoire. Le bataillon de braves lui répond en récitant l'*Ave Maria*, et bientôt, animés d'un nouveau courage, ils sortent avec précaution de la forteresse.



Le nombre des ennemis ne les effrayait pas ; c'était au nom du Seigneur qu'ils allaient combattre ; que dis-je ? le Seigneur Dieu des armées accompagnait en personne les guerriers chrétiens. — La veille, en effet, quand l'armée rangée autour de l'autel eut reçu le pain de vie, il restait cinq Hostie consacrées. Jaroslav se rappela l'Arche d'alliance qui, d'après l'ordre de Dieu, précédait les Israélites au combat ; il voulut prendre avec lui pour la bataille ce gage sacré de victoire, plus puissant que le tabernacle de l'Ancien Testament ; il veilla donc à ce que les saintes Hosties, soigneusement enfermées dans une cassette précieuse, fussent portées en tête des combattants par un prêtre à cheval.

La lutte commença. Certains de la victoire, les soldats de Jaroslav se précipitent sur les avant-gardes tartares et les passent au fil de l'épée ; ils massacrent les postes avancés, encore ensevelis dans un profond sommeil, et font irruption dans le camp même où les barbares, plongés dans l'ivresse, ne s'aperçoivent de la présence de l'ennemi que lorsque le carnage est déjà effroyable. — Eveillé en sursaut par les cris d'alarme, Béta veut rétablir l'ordre ; il se heurte partout aux cadavres des siens et bientôt il



tombe sous les coups de Jaroslav. Ce fut durant plusieurs heures un massacre terrible au sein de cette multitude prise de panique qui résistait à peine.

Enfin Jaroslav arrêta ses soldats fatigués. La mort avait fait des vides dans les rangs ; mais Olmutz et la Moravie étaient sauvées ; car les Tartares, effrayés de leurs pertes, étaient en fuite pour gagner la Hongrie où campaient d'autres hordes sauvages.

Et voici que durant la marche des bataillons vainqueurs

10. Exiger une sainteté parfaite pour *communier*, c'est faire injure à Notre-Seigneur, car c'est rendre inutile et impossible le plus grand, le plus auguste de ses sacrements.

11. Le plus excellent moyen de diminuer nos péchés, c'est d'aller à la *communion*, source de toutes grâces.

12. Comment travailler et combattre si l'on n'a pas la force ? et d'où tirerons-nous la force si ce n'est de la sainte *Eucharistie*, qui est le pain des forts ?

13. Dans les premiers siècles de l'Église, les fidèles *communiaient tous les jours* ! Sommes-nous donc moins exposés ? Étaient-ils d'une nature différente ? Est-ce un autre Jésus-Christ avec une autre doctrine ?

14. Quand on a pu dire des chrétiens : Voyez comme ils s'aiment, c'est lorsqu'ils *communiaient tous les jours*.

15. Le *pain* n'est pas une nourriture qu'on ne prenne qu'à de rares intervalles, mais *tous les jours*.

16. Si c'est le *pain quotidien*, dit saint Ambroise, pourquoi le manger si rarement ? Mangez donc *quotidiennement* ce qui peut chaque jour vous profiter.

17. On ne mange pas parce que l'on est fort, mais pour rester fort ou le devenir.

18. Vous craignez de vous approcher témérairement de la *Communion* ? craignez encore plus de vous en éloigner ; vous vous exposeriez à mourir de faim.

19. La diète parfois est utile, nécessaire même ; mais le jeûne a des limites que le corps ne peut dépasser sans tomber dans la mort ; ainsi de l'âme relativement à l'*Eucharistie son pain quotidien*.

20. Vous craignez de perdre la ferveur et le respect ? Direz-vous qu'en mangeant la veille vous vous exposez à perdre l'appétit et la santé pour le lendemain ?

21. *Communion quotidienne* ! l'Église l'a vue autrefois généralement pratiquée ; elle n'a pas cessé de la désirer et de la recommander à ses enfants.

22. Vous vous jugez indigne de *communier* ? Mais c'est la meilleure disposition que vous puissiez y apporter.

23. Vous ne serez jamais moins digne de *communier* que lorsque vous vous en jugerez digne.

24. Si vous attendez que vous soyez digne de *communier*, vous ne *communier*ez jamais : et pour qui donc est faite l'*Eucharistie* ?

25. Dieu ne peut demander pour préparation à un sa-

crement ce qui en est l'effet et la fin ; on prend un remède quand on est malade, et parce qu'on est malade.

26. Vous continuez à pécher ? Si vous attendez pour *communier*, que vous ne péchiez plus, vous ne communiez jamais.

27. Je n'en suis pas meilleur ? soit, mais savez-vous ce que vous seriez devenu sans la *communion* ?

28. La meilleure préparation à la *communion*, c'est la communion qui précède. Une excellente action de grâces, c'est la communion qui suit.

29. *Communiez* pour vous préparer à la *communion* que vous devez faire ; *communiez* encore pour remercier Notre-Seigneur de la *communion* que vous venez de faire.

30. Une *communion* de plus ou une *communion* de moins ! qui peut en mesurer les conséquences ?

31. Le salut d'une âme peut dépendre d'une *communion* ; savez-vous si le vôtre ne dépend pas de celle que vous vouliez laisser ?

32. Une *communion* omise ! c'est peut-être le triomphe d'une passion qui conduira une âme à la mort.

33. Les tentations vous envahissent ? la *communion* pour vous est un devoir parce que vous avez besoin de force pour les vaincre.

34. Moins vous *communiez*, moins vous avez le désir de *communier* ; au contraire, plus vous mangez ce pain céleste, plus vous avez le désir de le manger.

35. La sainteté de Notre-Seigneur vous éloigne ? Que votre indigence vous rapproche ; allez à la *communion* parce que vous avez besoin de Dieu, et que c'est Lui qui vous appelle.

36. Attendez-vous pour *communier* que vous soyez sans péché et sans imperfection ? Mais le pain *eucharistique* vous est donné précisément pour vous aider à éviter le péché et vous corriger de vos défauts.

37. Vous craignez de *communier* par coutume ? Faut-il donc s'abstenir de prier Dieu de peur de le faire par routine ? L'enfant devra-t-il s'abstenir d'embrasser sa mère de peur de le faire par habitude ?

38. Perfidie de Satan ! Il a conseillé à nos premiers parents de manger du fruit de mort en leur promettant la vie ; il voudrait nous détourner de manger le *fruit de vie* en nous menaçant de la mort !

39. Faible, vous prenez une bonne nourriture pour vous fortifier ; malade, vous demandez des remèdes pour vous guérir. L' *Eucharistie* ! voilà la nourriture des faibles, le remède des malades.

40. Si la vue de votre indignité vous inspire de vous éloigner de la *communion*, que le sentiment de votre faiblesse vous en approche.

41. Si vous ne voulez pas *communier* pour vous, *communiez* au moins pour Jésus-Christ ; afin de le consoler de l'abandon dans lequel le laissent la plupart des hommes.

42. Communier pour Jésus-Christ, c'est donner à son amour les joies d'une expansion ; à sa bonté, le bonheur de faire du bien ; à sa royauté, la gloire de répandre ses largesses.

43. Négliger la communion c'est empêcher les grâces renfermées dans l' *Eucharistie* de fructifier ; c'est refuser à Notre-Seigneur les honneurs qui doivent lui revenir de sa Passion.

44. Vous manquez de ferveur ! Serez-vous plus fervent demain ? à la fin de la semaine ? C'est le raisonnement de celui qui ayant froid refuse de s'approcher du feu parce qu'il n'a pas chaud ; du malade qui attend sa guérison pour appeler le médecin.

45. Vous êtes sans recueillement, sans dévotion ? Allez communier, la dévotion et le recueillement vous viendront avec Jésus-Christ.

46. Le désir de la sainteté naît de la *communion* : pour réaliser ce désir il faut encore la *communion*.

47. La manne, figure de l' *Eucharistie*, tombait tous les matins, excepté le samedi : l' *Eucharistie* doit être reçue tous les jours jusqu'au vrai samedi qui est le jour du repos éternel.

48. Vous avez de la dévotion pour la Sainte Vierge ? Vous devez en avoir pour la communion, car c'est d'elle que nous viennent la chair et le sang que nous y recevons.

49. *Eucharistie* ! Appui des faibles, richesse des pauvres, consolation des malheureux, Dieu à notre service ! Tous les biens nous viennent avec elle.

50. Plutôt sacrifier tous les biens de la terre qu'une seule *communion* ! disait sainte Madeleine de Pazzi.



LARGESSE



*L*US un objet est beau, plus Dieu le multiplie :
Etoiles, dont le nombre épouvante les yeux,
Fleurs au flanc des côteaues, ou rayons dans les cieus ;
Merveilles que Dieu sème, et qu'hélas ! on oublie.

*Les anges devant lui s'envolent radieux,
Et la création en est toute remplie.
Lui-même, à cette loi magnifique se plie :
L'Hostie est un trésor, on la trouve en tous lieux.*

*Il donne, il donne encore et jamais ne s'arrête :
A s'ouvrir largement sa main est toujours prête ;
Il est riche, il est bon, il est père, il est roi.*

*Et toi mon pauvre cœur, qui n'as rien de toi-même,
Dis, que donneras-tu ? — Mais Dieu se livre à moi,
Et je puis à tout vent semer le Dieu que j'aime !*

Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

Le Père Anne de Noüe



U'ON perde les biens, qu'on perde la vie,
 " qu'on soit tué, qu'on soit massacré, qu'on
 " soit bruslé, rosty, grillé et mangé tout
 " vif : patience, il n'importe, pourvu que
 " l'Évangile ait son cours et que Dieu soit
 " connu et les âmes sauvées, " écrivait
 l'auteur de la Relation de 1652. Tels de-
 vaient être sans doute les sentiments du
 Père Anne de Noüe, le 30 janvier 1646,
 lorsqu'il quitta Trois-Rivières, accompagné de deux sol-
 dats et d'un huron, pour alier dire la messe au fort Ri-
 chelieu et administrer les Sacrements de Pénitence et
 d'Eucharistie aux soldats qui s'y trouvaient en garnison.
 Douze lieues le séparaient du but de son voyage et il
 devait les parcourir à pied, cela va sans dire, et chaussé
 de raquettes, pour ne pas enfoncer dans la neige, épaisse
 de quatre pieds. Mais le zèle qui le dévorait lui faisait
 oublier les rigueurs de la saison et rien ne pouvait l'arrê-
 ter dans sa course apostolique.

" Il était réservé, a dit un de ses biographes, à
 " cet apôtre qui ne vivait que de Dieu et pour Dieu, de
 " mourir loin de tout secours humain, assisté et consolé
 " par Dieu seul. "

Dès la première halte le Père s'aperçut que les deux
 soldats, nouvellement arrivés au pays et n'ayant point
 l'habitude de marcher en raquettes, étaient horriblement
 fatigués. Ému de compassion, le bon missionnaire quitta,
 vers les deux heures du matin, son lit de neige et se diri-
 gea seul, à la clarté de la lune, vers le fort Richelieu,
 dans le dessein de demander aux soldats de venir secou-
 rir leurs camarades.

Mais des nuages vinrent lui dérober son céleste phare
 et la neige commença à tomber en abondance. Environné
 de ténèbres, le Père s'égara et, deux jours après, on trou-
 va son corps gelé, à quatre lieues au-dessus de Richelieu.

Il était à genoux, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine et les yeux ouverts, regardant le ciel, dans l'attitude de la prière.

On le transporta au fort Richelieu et de là aux Trois-Rivières. " Quelques âmes ulcérées, " lisons-nous dans la Relation de 1646, " ne purent cacher plus longtemps " leurs plaies à la vue de ces saintes dépouilles ; ils se " vinrent confesser au plus tost, disant qu'il leur sem- " bloit que ce bon Père les en pressoit, d'autres ne pou- " voient prier pour luy, mais bien se recommander à ses " prières. "

Le saint religieux leur avait sans doute obtenu cette grâce inestimable au prix d'un sacrifice sanglant, celui de se voir privé lui-même, à ses derniers moments, des secours de la religion qu'il allait porter à ses frères. Aussi le Père Jérôme Lalemant a-t-il exalté en ces termes cet acte héroïque :

" Le désir de souffrir a fait de son corps une victime, " l'obéissance l'a égorgé et la charité en a fait un holo- " causte qu'elle a bruslé et consommé en l'honneur de " son Dieu qui, seul avec les Anges, fut spectateur de ce " grand sacrifice. "

MARIE AYMONG.

L'Æve Verum de Mozart



AVON émané du pouvoir créateur, le génie, comme un encens pur, doit remonter vers sa divine source : les plus grands chefs-d'œuvre d'art ont été produits sous l'inspiration de la foi ; témoins nos majestueuses basiliques du moyen âge, construites pour servir de résidence au Dieu vivant, la *Cène Sacrée* due au pinceau de Léonard de Vinci, le *Jugement dernier* de Michel Ange, et l'admirable *saint Michel* de Raphaël, écrasant sous ses pieds, avec autant de puissance que de sérénité, tout l'orgueil de Satan.

Échos de l'âme, la poésie et la musique sont également filles du ciel, et si trop souvent on en abuse au profit des passions, elles sont loin d'avoir toujours été détournées de leur destination véritable ; et aujourd'hui on commence à faire justice des étourdissantes symphonies qui ont été parfois à la mode pour en revenir aux expressives mélodies des Pergolèse et des Mozart. Ce dernier nom surtout, rappelle le chantre des émotions de l'âme pieuse. Il vécut et mourut en chrétien, et Dieu a daigné attacher à ses productions religieuses une grâce dont l'historien raconte un trait remarquable.

Dans une ville catholique d'Allemagne vivait une de ces familles aux mœurs patriarcales, chez lesquelles se perpétuaient les vertus des anciens âges : un fils et une fille y faisaient la joie de leurs vertueux parents. Mais à l'âge fatal où se développent les passions, le jeune homme, placé dans une maison de banque, y subit de fâcheuses influences qui altérèrent fortement sa foi. Quoique continuant de demeurer irréprochable aux yeux du monde, Ludovic Blum avait cessé d'être exact à ses devoirs envers Dieu, et c'était, pour sa pieuse famille, un vif sujet de douleur.

Le jour de la communion pascale, la table sainte n'avait été visitée que par trois membres de cette famille. Ludovic avait manqué à l'appel annuel que l'Eglise fait à ses enfants. Cette absence plongea surtout Madame Blum dans une grande affliction ; mais ni les exhortations du curé, l'ami de ses parents, ni les larmes d'une mère, ni le froid silence d'un père, ni les douces paroles d'une sœur jadis aimée ne purent ébranler cette âme déjà endurcie dans son incrédulité. A l'exemple de sainte Monique, le modèle des mères chrétiennes, Madame Blum eut recours à la prière, espérant que Dieu finirait partoucher de sa grâce le cœur de ce nouvel Augustin.

Le curé de la ville, homme dont le goût éclairé égalait la piété, se trouvait être grand amateur de musique. Toutefois, comprenant que cet art ne doit apporter dans le sanctuaire que les prémices les plus pures de son encens harmonieux, il avait organisé à ses frais un chœur de voix choisies et exemptes de tout contact avec le théâtre.

C'était en 1778. Mozart brillait alors de tout son éclat, et une récente composition religieuse de ce beau génie,

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

—♦—♦—♦—
No 38

LE DON DU CŒUR.

~~~~~

*Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*  
Mon fils, donne-moi ton cœur.  
(*Proverbes, XXIII, 26.*)

#### I. — Adoration.

“ Mon fils, donne-moi ton cœur ! ” Si l'amour est le mouvement de l'être vers la beauté qui ravit, vers la bonté qui attire, quels droits uniques et incontestés vous avez, ô Jésus, à notre amour ! Qui est semblable à Vous en effet ? “ *Quis ut Deus ?* ” Beauté, grandeur, noblesse, charmes sans nom, bonté inouïe, tendresse ineffable, libéralité sans pareille, douceur plus que céleste, comme Dieu et comme homme, vous avez, ou plutôt vous êtes tout ce qui inspire l'amour, ce qui l'entretient, ce qui peut le ravir et le combler !

Votre éternelle beauté, ô Verbe divin, est l'éternel objet des complaisances du Père et sa splendeur incréée, et les chérubins et les séraphins, le ciel entier vit de l'enivrante contemplation de cette beauté ! Et quand vous vintes sur la terre, ô Dieu fait homme, encore que cette beauté dût être voilée, car l'humanité n'aurait pu vous voir tel que vous êtes, malgré ce voile nécessaire, vous apparûtes cependant comme “ le plus beau des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum.* ” Que dire enfin de la mystérieuse beauté dont vous revêtît votre glorieuse Résurrection ? L'esprit humain se refuse à la concevoir et le langage à l'exprimer.

Et votre bonté, ô Jésus ? Il semble qu'on ait tout épuisé en disant que du premier instant de votre existence jusqu'à celui de votre douloureuse mort, vous ne faites autre chose qu'aimer, montrer votre amour et le répandre sous toutes les formes. Au delà même de la



mort, vous nous avez aimés, vous vous êtes laissé dans l'Eucharistie pour continuer cette vie d'amour, ce don perpétuel. Et si de cet amour qui est le bien de toute créature, nous en venons à cet amour personnel dont chacun de nous est l'objet, quelle longue, douce et toute miséricordieuse histoire que celle de chaque âme au regard de vos bontés, de vos condescendances, de votre infinie dilection ?

O Jésus ! beauté souveraine ! ô Jésus, bonté que rien n'épuise et ne lasse ! Vous que nous adorons sous les voiles du Sacrement, oui, vous avez tous les droits pour réclamer nos cœurs et les posséder tout entiers.

## II. — Action de grâces.

“ Mon fils, donne-moi ton cœur ! ” Que nous vous aimions, ô Jésus, c'est justice et sagesse, car tout en vous, et votre incomparable beauté et votre infinie bonté, appelle notre amour ! Mais comment expliquer l'irrésistible attrait qui vous pousse vers nous, l'infatigable persévérance qui vous fait frapper à la porte de nos cœurs jusqu'à ce qu'elle vous soit ouverte, votre amour enfin pour les hommes ? Qu'avez-vous vu de beau en nous ? Qu'y avez-vous découvert d'aimable et d'attrayant ? Nous sommes tous pécheurs, et par conséquent, aux yeux de votre sainteté, les plus repoussants des êtres, car le péché a tout déformé en notre âme et effacé jusqu'au dernier vestige des divines splendeurs dont l'avait enrichie la main de son Créateur. De plus, par le péché, nous sommes constitués vos ennemis, c'est-à-dire des êtres méchants, révoltés, sans cœur. Point de beauté en nous, point de bonté ! Comment, ô Jésus, vous éprendre de telles créatures ? Cependant pour nous, hommes, et pour notre salut, “ *propter nos homines, et propter nostram salutem* ”, des splendeurs des cioux vous vous êtes abaissé aux abaissements de l'Incarnation, vous êtes descendus aux abîmes de la mort, et de la mort aux anéantissements plus grands de l'Eucharistie. En vain, le sacrifice, la douleur, la mort sont incompatibles avec votre état glorieux et votre inaliénable félicité. L'amour sait franchir les dernières limites du possible, et qui dira le degré d'abaissement où vous place l'état eucharistique ? plus d'apparence de vie, ni d'action, ni de volonté, plus de forme ni humaine ni divine. Et tout cela, par pur amour, par amour pour nous, pécheurs misérables et

révoltés ! pour gagner notre cœur, pour pouvoir dire à chacun de nous : " Vois si je t'ai aimé et jusqu'où je t'ai aimé. "

O Jésus ! merci ! Rien n'explique votre amour, mais votre amour explique tout ! Nous croyons à cet amour dont l'Eucharistie nous est le gage le plus éloquent et nous vous en bénissons.

### III. — Réparation.

" **Mon fils, donne-moi ton cœur !** " Vous nous aimez, ô Jésus, vous nous aimez d'un amour éternel, l'Eucharistie ne cesse de le répéter à nos âmes. Mais quelle est notre réponse à cet amour ? Etrange mystère ! Tandis que l'amour humain attire fatalement, inévitablement le nôtre, votre amour, ô mon Dieu, cet amour incomparablement plus vrai, plus fort, plus désintéressé, cet amour infini ne rencontre que trop souvent de la part des hommes la haine, l'indifférence, l'inconstance et la froideur ! Vous le disiez vous-même à votre fidèle amante, en lui révélant les infinies tendresses de votre Cœur adorable : " Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser, se consumer pour leur témoigner son amour ! Et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude !... "

Hélas ! ô Jésus, qu'il est amer de penser qu'il y a ici-bas des créatures qui vous haïssent, qui vous blasphèment ; d'autres qui vous oublient, et vous méconnaissent ! N'est-ce pas cependant à tous que vous demandez l'amour ? Ne nous avez-vous pas cependant tous aimés avec une dilection infinie ? N'est-ce pas pour tous qu'est l'Eucharistie et son amour poussé jusqu'à l'excès ? Que ne pouvons-nous faire de notre vie un long acte d'amour pour vous dédommager de tant de haines ! Que ne pouvons-nous vous donner autant d'amour qu'il y a de cœurs ingrats qui vous refusent le leur ! Que n'avons-nous autant de cœurs qu'il y a d'hosties où vous résidez, afin que pas une ne demeure sans reconnaissance et sans amour !

Mais, ô doux Sauveur ! nous-mêmes qui voulons vous aimer, nous que vos charmes, vos tendresses ont pour jamais conquis au culte, au service de votre Sacrement adoré, nous donnons-nous tout ce que vous avez le droit d'attendre ? Etes-vous notre unique attrait, l'objet exclusif de nos recherches, de nos désirs, notre centre,

notre fin, notre but, notre tout ? Hélas ! hélas ! que de recherches personnelles, que d'égoïsmes, que de lâchetés, que d'infidélités dans notre amour ! Pardonnez-nous, Seigneur Jésus, d'être nous-mêmes la cause de vos souffrances, de ces souffrances dont vous sentez plus vivement l'amertume, parce qu'elles viennent d'être que vous avez plus aimés ! Nous les voulons réparer en vous donnant désormais et en vous consacrant à jamais les moindres affections de notre cœur !

#### IV. — Prière.

“ Mon fils, donne-moi ton cœur ! ” O Jésus ! il ne nous reste plus qu'un désir, c'est de vous livrer nos cœurs. Oui, les voici, prenez-les et pour jamais ! Ils sont pauvres, ils sont froids, ils sont misérables ! Qui le sait mieux que vous, ô mon Dieu, qui tant de fois déjà avez reçu leurs promesses, et tant de fois aussi avez douloureusement constaté leur infidélité ! Mais au contact de votre Cœur sacré, vivant dans l'Hostie, de ce Cœur, fournaise d'amour, que la communion donne à nos âmes, nos cœurs seront transformés : vous enrichirez leur pauvreté, vous fixerez leur inconstance, vous échaufferez leur froideur. Nous vous le promettons, ô Jésus, désormais nous serons tout à vous, uniquement à vous ! nous vous aimerons d'un amour généreux qui ne recule devant aucun sacrifice : d'un amour dévoué qui s'oublie et se dépense pour vous, pour vos intérêts, pour votre gloire ; d'un amour constant que rien n'ébranlera : d'un amour ardent qui surmontera vaillamment toutes les langueurs, les difficultés, les épreuves ; d'un amour désintéressé qui ne voudra d'autre récompense que celle de vous servir et de vous adorer ; d'un amour sans limites, car la mesure de votre amour c'est de nous aimer sans mesure !

O Jésus ! que tout nous soit amer, et soyez vous seul doux à nos âmes, afin que, vivant uniquement ici-bas de vous, nous méritions de vivre au ciel de votre union éternelle.

*Pratique* : A chaque communion renouveler à Notre-Seigneur l'offrande de notre cœur.

*Aspiration* : Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! trop tard je vous ai connu ! trop tard je vous ai aimée ! ( Saint Augustin. )

*l'Ave verum*, excitait l'admiration de toute l'Allemagne catholique. Cette suave élévation fut étudiée avec le plus grand soin par les chanteurs du curé, et la première exécution en fut fixée à la fête du Saint Sacrement.

Ce jour là, M. Blum se trouvant absent, la mère, qui se sentait légèrement indisposée, requit le bras de son fils pour l'accompagner à l'église. Après les vêpres, le jeune homme écouta avec une impatience marquée l'allocution paternelle que le pasteur adressa aux fidèles, et il cherchait un prétexte pour prendre congé de sa mère, lorsque l'orgue fit entendre le prélude du chef-d'œuvre de Mozart. Les accents de l'instrument sacré arrêterent d'abord Ludovic comme une invisible main ; puis, lorsque les voix harmonieuses des chanteurs se furent mêlées aux voix multiples de l'orgue, il sentit son cœur se gonfler, et, sous le poids d'une émotion invincible qu'il n'avait éprouvée qu'au jour déjà éloigné de sa première communion, il fondit en larmes et se prosterna à terre, où il demeura comme anéanti. L'hymne qui rappelle les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie n'était pas achevée, que la grâce divine avait fait irruption dans ce cœur repentant. Toujours agenouillé et dans une profonde méditation, Ludovic ne s'aperçut pas du départ de sa mère qui l'avait laissé tout entier à Dieu et au combat intérieur dont il devait sortir victorieux sous de tels auspices ; l'église même devint bientôt déserte ; et lui, qui voulait la quitter avant tous les fidèles, y était resté le dernier.

Le curé, en sortant de la sacristie pour regagner son presbytère, aperçut dans l'ombre une personne qu'il crut d'abord endormie. S'étant approché, il reconnut son jeune ami. " Que faites-vous là, mon fils, lui dit-il, l'heure du départ a sonné. — Je vous attendais, répondit le repentant jeune homme, en levant sur le prêtre des yeux baignés de larmes ; veuillez m'entendre au saint tribunal."

Le retour de Ludovic fut fêté dans la maison paternelle comme celui de l'enfant prodigue. Mozart, instruit de cette conversion, remercia Dieu qui l'en avait rendu l'instrument, et il s'empressa d'envoyer au bon curé la collection de ses œuvres sacrées, en le priant de les faire servir à lui préparer une place dans le ciel au milieu du chœur séraphique qui chante l'éternel hosanna.

» UN SECRET BIEN GARDÉ «



LE soir-là, un soir d'un froid glacial du mois de février, à onze heures, tout le monde dormait au village de Kervignac, lorsque le charretier de la ferme des Gennevraies arriva au trot de son cheval, traversa la place du village et s'arrêta devant le presbytère.

Il mit pied à terre et sonna. Un instant après, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et Gertrude, la bonne de M. le curé, montra la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle du ton mécontent qui convient à une personne dérangée de son sommeil.

— Maître Simon, des Gennevraies, est tombé de voiture en revenant du marché aux grains. On vient de le ramener sans connaissance.

— Que voulez que j'y fasse ?

— On est très inquiet, ajouta le charretier, et si Monsieur le curé pouvait venir le voir ou envoyer Monsieur son vicaire à sa place, je suis sûr que...

— Ah çà ! mon garçon, interrompit l'irascible servante, vous déraisonnez. Aller cette nuit chez maître Simon, aux Gennevraies, à une grande lieue d'ici, quand il gèle à pierre fendre ! Il y a de quoi attraper la mort.

— Si cependant....

— Vous direz à la ferme que *nous nous* y rendrons demain. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Courir aux Gennevraies d'un temps pareil, en pleine nuit ? Je vous demande s'il est permis de déranger ainsi les gens, de réveiller ces messieurs pour leur faire prendre un gros rhume ou une fluxion de poitrine ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Le monologue continua encore quelque temps sur ce ton, mais d'en bas le charretier n'en entendit pas davantage, car la fenêtre s'était refermée brusquement.

Il demeura quelques instants comme stupéfait de l'accueil reçu ; puis ayant réfléchi qu'il ne lui servirait de

al du  
tout  
ervi-  
erme  
son  
ge et

ins-  
au  
onne

tent  
il.  
ture  
me-

lon-  
leur

nte,  
non,  
gèle

de-  
aies  
s'il  
es-  
flu-

ce  
an-

ac-  
de



rien de grelotter plus longtemps à la porte du presbytère, il remonta sur son cheval et partit.

Cependant M. le curé de Kervignac ainsi que son vicaire, s'étaient réveillés au bruit.

— Allons, allons ! pensa M. le curé, voilà encore cette bonne Gertrude qui en fait à sa tête. Heureusement j'ai tout entendu. Je ne veux pas réveiller mon vicaire ; c'est un jeune homme : il aime à se reposer, c'est bien naturel ! tandis que moi, à mon âge, je suis habitué à toutes les exigences du ministère. Debout, et hâtons-nous d'aller voir ce qui vient d'arriver au père Simon.

Là-dessus, M. le curé s'habilla à la hâte, s'enveloppa soigneusement dans son manteau et sortit à petits pas.

Mais de son côté, le vicaire avait fait diligence.

— Bon, s'était-il dit, je ne comprends pas Gertrude de renvoyer ainsi les gens. Le père Simon est grièvement blessé et je me repentirais toujours de l'avoir laissé mourir, sans qu'un prêtre consolât ses derniers instants. M. le curé dort. A merveille ! ne lui disons rien. Je vais m'habiller et me mettre en route à sa place. Il a soixantedix ans, et peut bien se permettre de passer les nuits. Les missions fatigantes me reviennent de droit, à moi qui suis encore dans toute la force de l'âge.

M. le vicaire mit sa résolution en pratique, et au moment où son curé quittait le presbytère, il s'avancait déjà sur le chemin de la ferme des Gennevraies.

La nuit était sombre et froide, on n'entendait aucun bruit dans la campagne ; seulement par intervalle, un vent glacé passait en sifflant et faisait gémir les vieux arbres de la route qui grelottaient de toutes leurs branches. M. le vicaire, un cache-nez autour du cou, accélérât sa marche, faisant sonner sous ses pieds la terre durcie, et traînant après lui une grande ombre fantastique qui semblait danser sur la lande, au clair de la lune.

Il fit si bien que, peu après minuit il distingua les bâtiments des Gennevraies et les lumières qui allaient et venaient d'une fenêtre à l'autre.

Enfin, il arriva à la porte de la grande cour de la ferme ; elle était ouverte à deux battants. On apercevait le long du mur le cabriolet du médecin d'un village voisin.

En entrant, le vicaire vit tous les domestiques de la ferme causant à voix basse auprès d'un grand feu. Il

adressa quelques paroles à ces braves gens, qui attendaient avec inquiétude la déclaration du médecin, et pénétra dans la chambre de maître Simon.



Le fermier était étendu dans son lit, le teint pâle, mais l'œil vif, l'air dispos. En apercevant le vicaire de Kervignac, il eut un bon sourire.



— Je suis tout à fait confus, M. l'abbé, dit-il, de vous avoir fait lever cette nuit. Yvon avait dit que vous ne viendriez pas, et j'en étais presque satisfait. Je ne vais pas si mal qu'on a pu vous le dire.

— Ma foi, interrompit le docteur, vous avez du bonheur, père Simon. Un autre se serait brisé les côtes, et vous en êtes quitte pour quelques contusions sans gravité qui seront guéries dans trois jours. Allons ! allons ! vous ne trépasserez pas encore cette fois.

— Je l'espère bien, fit gaiement le fermier. C'est égal, M. l'abbé, je vous remercie d'être venu malgré le froid et à une heure si pénible.

— Mais je suis très heureux d'avoir fait une course inutile ; j'aime mieux vous trouver bien portant que de vous voir à la dernière extrémité. Dormez bien, père Simon, et surtout ne tombez plus de voiture, une autre fois.

Là-dessus, le docteur laissa des onguents sur la table et se retira avec le vicaire, tandis que les gens de la ferme, rassurés sur l'état de leur maître, regagnaient leur réduit.

Le médecin offrit à l'abbé de le prendre dans sa voiture pour le ramener au presbytère, ce qui fut accepté, et quelques instants après, tous deux quittaient la ferme, dont les lumières s'éteignaient dans la nuit.

Il avaient fait deux cents mètres à peine sur la grande route, qu'ils virent quelqu'un s'avancer au devant du cabriolet.

— Qui diable peut se promener ainsi à cette heure ? grommela le docteur. Holà ! hé, l'homme ! cria-t-il, allez à droite.

Ils passèrent sans reconnaître M. le curé de Kervignac, qui, d'un pas ralenti par son âge, arrivait une demi-heure après son vicaire. Le brave curé était transi et frappait du pied avec ardeur pour se réchauffer.

Il se retourna à plusieurs reprises.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien la voiture du docteur Trogarec. Tant mieux ! si le médecin s'en va, c'est que le malade est en bonne voie de guérison.

Au moment où il atteignait la porte de la ferme, Yvon, le charretier, fermait le dernier battant.

— Bonsoir, Yvon, mon garçon, fit-il.

— Comment, c'est vous, M. le curé ! répliqua le charretier avec le plus profond étonnement.

— Est-ce que ma présence a lieu de te surprendre ? Gertrude, il est vrai, t'a congédié un peu brusquement cette nuit ! mais j'ai entendu la demande et me voilà.

— C'est que... fit l'autre, toujours un peu stupéfait.

— Voyons, Yvon, dit M. le curé, tu n'as pas l'air de



me reconnaître. M. Trogarec sort d'ici, n'est-ce pas ?

— Oui, M. le curé.

— Que dit-il ?

— Il dit que maître Simon va beaucoup mieux. Il paraît que son accident n'est pas grave, comme on l'avait cru tout d'abord. Tout sera fini dans deux ou trois jours.

— C'est une bonne nouvelle, Yvon, je m'en doutais du

reste, et j'en suis très satisfait. Que fait en ce moment le père Simon ?

— Il dort, M. le curé.

— Ah ! s'il dort, ne le réveillons pas. Allons, je m'en retourne et je reviendrai demain dans la journée. Adieu.

— C'est vraiment dommage qu'il dorme, songait tout bas M. le curé en regagnant Kervignac. Je me serais volontiers chauffé dans sa chambre, à son grand feu.

Il continua philosophiquement son chemin sur cette réflexion, et rentra prudemment chez, lui craignant d'éveiller son vicaire.

Le lendemain matin, M. le curé et son vicaire prenaient le café au lait dans la salle à manger du presbytère. M. le curé avait un aimable sourire qui semblait dire : " Je suis heureux d'avoir épargné une course bien fatigante à mon jeune et bon vicaire."

De son côté, joyeux aussi, l'abbé se disait : "Que j'ai donc bien fait d'aller cette nuit aux Gennevraies, et quelle chance que Gertrude n'ait pas réveillé mon vénérable curé ! Il serait peut-être parti sans m'aviser, et, à son âge, il aurait bien souffert du froid, pendant le trajet."

Vers la fin du frugal déjeuner, le vicaire voulant s'assurer si Gertrude n'avait pas encore parlé de la visite nocturne, et si le curé n'avait pas entendu, dit en souriant :

— Avez-vous passé une bonne nuit, M. le curé ?

— Comment donc ! Mais oui, certes. Et vous, mon cher abbé ?

— Moi aussi, M. le curé, moi aussi.

Franchement, pensait le vicaire, M. le curé à l'oreille dure, et j'ai bien fait de le laisser reposer.

C'est étonnant, songait le curé, comme ces jeune gens ont le sommeil solide ; rien ne peut les réveiller.

Et les deux prêtres se séparèrent, bien joyeux d'avoir gardé le secret dans leur pieux et charitable ministère.

---

**Nous attirons l'attention de tous nos lecteurs sur l'appel qui leur est adressé sur nos pages roses de couverture, et sur les primes spéciales offertes pour les nouveaux abonnements qu'on nous enverra pendant ce mois.**

---

# Jésus descend de son Trône



Andante maestoso  $\text{♩} = 56$

ORGUE

*p*

Je - sus des - cend de son trô - ne Pour ha - bi - ter par - mi

*p*

Je - sus des - cend de son trô - ne Pour ha - bi - ter par - mi

nous An - ges, sur - mez sa cou - ron - ne Chre - tien, a - dore a ge.

nous An - ges, sur - mez sa cou - ron - ne Chre - tien, a - dore, a

rs sur  
e cou-  
ur les  
ndant

*sostenuto*  
 .noux Je . sus . des . cend de son trù - ne  
 dure a ge . nous Je . sus . descend de son

An . ges . for . mez . sa cou . ron . ne . Chre . tien . a . dure a ge .  
 tru . ne An . ges . for . mez sa cou . ron . ne Chre . tien . a . dure a ge .

nous Chre . tien . a . dure a ge . nous *lento et sostenuto*  
 . nous Chre . tien . a . dure a ge . nous . a . dure a ge . nous

*lento et sostenuto*

Je vois la divine hostie,      Monde, garde tous tes charmes,  
 Elle scintille à mes yeux.      Ils ne me captivent plus ;  
 Je trouve en l'Eucharistie      J'aime mieux les douces larmes,  
 Mon bien le plus précieux.      Que je répands pour Jésus.

Près de lui dans l'innocence,  
 Je veux aimer et souffrir.  
 Près de lui dans l'espérance  
 Je veux chanter, puis mourir.

go:  
 ner  
 sor  
 de  
 ral  
 cha  
 ma  
 le r  
 ser  
 là t  
 leur  
 net  
 mer  
 fleu  
 A  
 cou  
 ceu:



## La Procession de Mazières



MONSIEUR le curé, en aube, allait et venait sous le porche, marquant le rang de chacun. Pauvre curé de campagne ! à la fois prêtre, clerc, sacristain, chantre, bedeau, maître des cérémonies, officiant et acolyte : il mettait en

ordre les petits enfants, et s'interrompait pour chanter à pleine gorge et remettre dans le ton les filles qui venaient d'entonner les cantiques. Ces petits enfants, garçons et filles, sortaient à la file de l'église, portant chacun une baguette de bois vert dont l'écorce était taillée au couteau en spirale, avec un bouquet de fleurs au bout. Rien de plus charmant que cette invention. A la campagne, on endimanche volontiers les petites filles de huit à dix ans dans le même goût que les femmes mûres, ce qui fait qu'il me semble toujours voir de petites vieilles, et j'en trouvais là une foule qui étaient les plus drôles du monde, avec leurs traits mignons, gravement coiffées d'un grand bonnet à barbe, leur fichu bien épinglé, et marchant posément comme de petites bonnes femmes, leur baguette à fleurs dans la main.

A la tête du cortège il y avait aussi d'autres enfants couronnés de fleurs et affublés de robes blanches mais ceux-là si jeunes et si rebondis, qu'ils marchaient à peine,

en promenant çà et là de grands yeux éblouis.

On entendit un roulement de tambours, les jeunes filles vêtues de blanc s'avancèrent à la suite de leurs bannières, chantant des cantiques ; la procession se mettait en marche.

En tête marchaient les tambours et quatre hommes du détachement : puis comme j'ai dit, la bannière de la Ste Vierge, suivie des jeunes filles ; puis toutes les femmes du village, sur deux rangs, leurs petits enfants sur les bras.

Venait ensuite la bannière rouge de Saint Joseph, je crois, que suivaient les hommes. Je me mis humblement à la file. Je vis alors que la procession c'était tout le village : il ne restait plus de spectateurs et nous passions devant les maisons désertes. Chacun avait tendu son seuil de draps blancs. Les tisserands avaient prêté ces pièces de toile, et ces tapisseries écruës étaient rehaussées de bouquets ; la rue et la route étaient pareillement jonchées de branches de buis et de fleurs des champs.

Entre les rangs marchaient les chantres, les thuriféraires et les fleuristes, la tête chargée de roses, puis s'avançait, au milieu des gardes, sous le dais, surmonté de panaches d'herbes des champs, le curé en chasuble, portant le Saint Sacrement, escorté de quatre paysans, vieillards vénérables, tenant des cierges et chantant le *Tantum Ergo*. Les cloches cependant sonnaient à toute volée, et le tambour battait aux champs marquant le pas triomphal.

Vous croyez que je m'échauffe et que je transfigure la chétive procession de Mazières ; vous-même n'allez pas imaginer sur ma description la pompe d'un *Te Deum* royal à Notre-Dame de Paris. Je veux être vrai, et voici quelques détails qui vous aideront à concevoir cet ensemble villageois. La tunique des jeunes fleuristes était de grosse toile et ce n'était, je crois bien, que des chemises dont on avait rogné les pans. Plusieurs de ces lévites laissaient voir, sous l'auguste vêtement, les deux jambes d'un pantalon de cotonnade rayée. L'un d'eux, gros garçon de douze ans, grave et joufflu, déployait en haut de son aube un immense col de chemise serré par une cravate des dimanches, et qui entourait sa tête comme ce grand papier dont on enveloppe un bouquet.

Que dirai-je de plus ? La dalmatique du *cruciger*, antique et fleurie, tombait de travers sur ses épaules : mais cela même lui donnait un air d'ancienneté pittoresque, de pieuse gravité : on eût dit un diacre des vieux tableaux chrétiens.

Les tambours, le bedeau allant et venant, n'avaient que les insignes de leurs fonctions : les baguettes, la caisse et la verge ; et, du reste, leurs belles vestes du dimanche en gros drap moutarde ou bleu de ciel.

Enfin je vis à mes côtés, sur la ligne (je prends l'exemple entre autres) un honnête paysan en soubreveste gros vert d'un vieil uniforme de l'empire, en pantalon de toile bleu, trop court d'un demi-pied, coiffé d'un shako ridiculement évasé, et armé d'un méchant fusil de chasse, qui marquait le pas en se dandinant de l'air le plus risible.

Tournant doucement la tête, j'entrevis, parmi ces visages halés, sous l'ombre du dais rustique, le Saint Sacrement étincelant dans les mains du prêtre.

Oui, oui, je le reconnais, c'est bien lui ; c'est celui qui jadis entra en vainqueur à Jérusalem monté sur une ânesse, entouré de pauvres qui jetaient devant lui des branches d'arbres ; et c'est vous mon divin Maître, qui marchez aujourd'hui au milieu de ces braves gens, sur ce chemin champêtre qu'ils ont jonché de fleurs. Je vous reconnais à ce trait, ô mon Sauveur ! Quel autre voudrait de ces triomphes misérables, et quel autre les saurait ennoblir de tant d'éclat divin ?

Non, je ne réussirai point à exprimer tout ce que m'inspirait de beau, de grand, de délicieux, la procession devant les seuils déserts, ni combien je fus pénétré de la présence adorable du Sauveur des hommes. Voilà pourtant ce que je voulais et ce que je ne puis vous rendre. En un certain endroit une basse-cour laissait entre deux mesures un vide trop étendu qu'on n'avait pu masquer de toiles et de guirlandes ; on y voyait à découvert un amas de fumier, une mare desséchée et tout le dénuement de la misère villageoise ; mais ce spectacle augmenta pour moi le charme attendrissant de la cérémonie. O mon Dieu ! s'il m'était permis d'emprunter des traits mortels pour rendre mes faibles imaginations, quels doux regards, quel radieux sourire vous avez dû laisser tomber en passant



sur cette pauvreté si mal déguisée ! Mais quoi ! mon Seigneur n'est-il pas né dans l'étable de Bethléem ! Et quand les maisons plus rares laissèrent voir les prés et les guérets, quel autre spectacle éloquent, que le bon Dieu mené en pompe par ces pauvres gens au milieu des champs qui les font vivre et qu'ils mettent sous sa protection, comme un seigneur paternel que ses fermiers promènent dans ses terres, afin qu'il juge par lui-même de leur état et de leurs besoins.

On arriva devant le reposoir, qu'on voyait de loin magnifiquement dressé au milieu du grand chemin et dominant toute la campagne ; il était simple et majestueux ; c'était un entrelacement de branchages de chêne qui grimpaient et se rejoignaient en forme de dais couronné d'une croix faite de roses tressées. Cela ne vaut-il pas la pourpre et l'or ? Le grand Solomon, dans sa gloire, n'est pas mieux vêtu que les lys des champs.

Le devant d'autel était d'un travail fort gracieux ; il représentait l'agneau sans tache surmonté de la croix en champ d'azur ; le tout orné pareillement en fleurs de couleurs tranchantes, bleuets, nielles et œillets blancs.

L'assemblée se mit à genoux autour de l'autel, l'encens fuma, le tambour battit aux champs, et le Saint Sacrement, rayonnant au feu du soleil, s'éleva sur la campagne silencieuse.....

ED. OURLIAC.

---

## NOS PELERINAGES A SAINTE-ANNE

---

LE Pèlerinage annuel des Œuvres eucharistiques à Ste Anne de Beaupré aura lieu cette année le **lundi 24 Juin**. Nous invitons cordialement tous nos Agrégés et toutes les personnes pieuses à se joindre à nous pour offrir à la Mère de Marie, en cette circonstance, un solennel hommage de piété et de prière. On peut dès maintenant retenir sa place en s'adressant au P. Directeur du Pèlerinage, 320, Avenue Mont-Royal, Montréal.

Celui de la Congrégation des Hommes du Très Saint Sacrement aura lieu le **samedi, 13 Juillet**.

---

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

! mon  
m ! Et  
s et les  
n Dieu  
eu des  
sa pro-  
miers  
-même

le loin  
min et  
majes-  
chêne  
is cou-  
vaut-il  
gloire,

ix ; il  
oix en  
ars de  
cs.  
encens  
Sacre-  
ampa-

.....

à Ste  
**i 24**  
és et  
pour  
n so-  
t dès  
cteur

Saint

l.

## La Dispute du Saint Sacrement

D'après le tableau de Raphaël

